

VENTE
34, Rue Tupin
LYON

Gérant : SALLIÈRES.

L'Avant-Garde

JOURNAL DES FRANCS-TIREURS

BOITE
34, Rue Tupin
LYON

Imp. BRUNELLIÈRE & ROUGIER.

Pour tout ce qui concerne la rédaction, s'adresser à M. DENIS-BRACK, rédacteur en chef, Grande-Rue de Cuire, 77, LYON.

AVIS

Nos lecteurs seront sans doute surpris de ne pas retrouver dans ce numéro le titre et les VIGNETTES de l'AVANT-GARDE.

Mais forcés de quitter l'imprimerie de la Vve Uhanoin pour sauvegarder notre dignité, nous avons jusqu'à ce moment réclamé en vain, du prote de ladite imprimerie, ce titre et ces vignettes qui, pourtant sont notre propriété.

Nous prions en même temps nos lecteurs de nous pardonner les coquilles qui doivent émailler un numéro improvisé et constituant de la part de notre nouvel imprimeur, M. Brunellière, un véritable tour de force.

D. B.

Nous commençons aujourd'hui notre roman : JOSÉ ARRATOYA qui, nous en sommes certains à l'avance, aura un légitime succès.

LE SCRUPULE

C'est un spectacle à la fois triste et divertissant, que le spectacle d'une âme vouée au scrupule !...

Le scrupuleux ne voit autour de lui que des démons qui le guettent pour l'entraîner aux enfers.... il ne commet que des crimes...

Marche-t-il ? Il pêche... S'assied-il ? Il pêche.... Regarde-t-il à droite ? Il aurait dû regarder à gauche... Se mouche-t-il ? Il devait éternuer... S'il prie, il prie sans doute avec trop peu de ferveur ; nouveau péché !...

Alors, ce sont des contorsions, des larmes, des prières ; ce sont des fouilles dans sa conscience, pour y déterrer quelque grande faute qui s'y serait cachée à son insu... Lorsqu'il parvient à découvrir en lui l'ombre même d'une imperfection, c'est une fête, une joie délirante, il court en hâte en faire l'aveu à son directeur...

Mais, arrivé aux pieds de l'homme de bien, il a déjà oublié son péché... alors il se livre au désespoir...

— Mon père, je m'accuse de... mon Dieu ! j'ai oublié déjà, mais cependant... oui !... Mon père, j'avais là un nouveau péché dont je ne m'étais pas souvenu dans la dernière confession, tout à l'heure je l'ai retrouvé... mais je ne me le rappelle plus.... mon Dieu ! mon Dieu !....

Et le pénitent se lève avec un poids énorme sur la conscience, dans la posture d'un condamné qui marche au supplice...

Non, se dit-il, non, je ne puis communier... je ne suis pas en état de grâce !....

Cependant il avance... — Mon Dieu ! mais, je ne puis !... — Il avance encore... il touche de ses lèvres l'hostie consacrée... Mais au moment où le prêtre murmure : *Hoc est corpus meum* !... Voilà notre scrupuleux qui fait une fugue, saute, s'enfuit, va se jeter aux pieds de son confesseur...

— Mon père, j'ai oublié un péché grave...

— Non, mon enfant, non ! allez en paix !

— Mon père, pendant que vous me donniez l'absolution, je pensais à mes fautes... j'ai mal reçu l'absolution...

— Vous l'avez bien reçu... c'est le démon qui vous trompe et veut vous empêcher de recevoir votre Dieu.

— Mon père ! mon père ! j'ai mal reçu l'absolution... je suis en état de péché mortel... tenez, pendant la messe je pensais à mes fautes... je n'ai pas entendu l'office divin... Mon Dieu ! mon Dieu !... Oh ! je suis damné !...

En vain le prêtre s'efforce de consoler le misérable, il y perd son latin... ses paroles tombent sur cette âme troublée, comme des gouttelettes d'eau sur un charbon ardent...

Enfin, le scrupuleux va communier... Mais toute une légion de nouveaux péchés s'élèvent en tourbillon autour de leur auteur...

C'est l'hostie qui s'est attachée au palais de la bouche, et les dents en ont retenu quelques parcelles... C'est une goutte d'eau que le malheureux aura avalé le matin en se levant... il aura craché, ou toussé, ou éternué immédiatement après la communion, et il aura sans doute jeté son Dieu par terre !... Qu'elle profanation ! oh ! pour cette fois il est damné !... etc., etc.

Que me veut cet homme qui me regarde d'un œil sec et immobile, sa bouche entr'ouverte et l'indicateur sous le menton ?... Il fait vœu de se tenir dans cette position pendant une minute, et il ne devra respirer qu'après s'être bien rendu compte si telle action qu'il vient de commettre est bonne ou mauvaise, si le consentement a été volontaire, implicite ou explicite, ou s'il n'a pas donné occasion à l'esprit de ténèbres de lui tendre un piège !...

Le scrupuleux interpellé ne manque pas de faire, avant de répondre, le signe de la croix... pourtant vous ne le voyez pas porter sa main droite au front, puis au... etc. Il a trouvé un moyen de faire le signe de la croix, un moyen à dérouter toutes les ruses du diable... Le scrupuleux se sert de sa langue... plusieurs fois il passe, repasse cette langue sur son palais de bas en haut, de gauche à droite...

C'est fait, le scrupuleux est à vous.

Parle-t-il à une femme ?... il croise les mains, ayant bien soin d'appuyer l'ongle de son ponce droit sur la première phalange de l'autre ponce, et à chaque parole qui lui sera adressée, à chaque réponse qu'il fera, il pressera, mutilera sa chair jusqu'au sang. (r)

Enfant, j'ai connu un abbé cruellement affligé de scrupule... Il n'est pas d'extravagances auxquelles il ne se portât... A force de faire le signe de la croix sur sa poitrine, toutes ses soutanes étaient affreusement usées à l'endroit du cœur...

Un jour, je l'accompagnais jusqu'à sa chambre... il s'apprête à ouvrir la porte... mais, par malheur, le diable s'était glissé dans le trou de la serrure et attendait là, en embuscade, le pauvre abbé...

L'abbé veut porter la clé dans la serrure... soudain, une commotion électrique, dont il avait sans doute le secret le rejette à trois pas...

Je fus bien effrayé...

Cependant, l'abbé ne perd pas courage, il s'approche encore... vaine tentative !...

(4) Bref, le scrupuleux, ne regarde qu'en tremblant, ne parle qu'en tremblant, ne respire qu'en tremblant, ne boit et ne mange qu'en tremblant, de peur de voir, heurter, respirer, boire et manger sa condamnation éternelle !

tative !... le diable se tient toujours retranché dans ce maudit trou de serrure...

— Mon Dieu ! s'écriait l'abbé d'un ton désespéré, mon Dieu, vous savez pourtant que je vous aime et n'aime que vous seul !...

De plus en plus effrayé, je commençais à battre en retraite... mais à peine avais-je fait quelque pas que j'entendis un bruit terrible...

Je me retourne... la porte venait de céder avec fracas... une lutte à outrance s'était établie entre le diable et l'abbé... Le diable avait été vaincu !

Pour copie conforme,
DENIS BRACK.

QUATRIÈME SORTIE EN TIRAILEUR.

Il parait, dit la Gironde, de Bordeaux, qu'en exécutant l'ouverture du *Jeune Henri*, un accident sérieux est arrivé à l'un des cors du Grand-Théâtre. Je professe pour la Gironde une estime particulière, mais je suis obligé de convenir que les deux lignes qui précèdent ont laissé dans mon esprit une singulière obscurité. Est-ce à l'artiste jouant du cor que l'accident est arrivé ou à son instrument ? Si c'est à l'artiste, et que ce malheureux se soit cassé l'épine dorsale ou une dent, je n'aurai pas assez de larmes pour pleurer cette calamité. Mais si l'accident est arrivé au cor lui-même, alors qu'on aille chercher un pédicure et qu'on nous fiche la paix. J'aime peu qu'un journal sérieux, aussi bien fait, aussi libéral que la Gironde, s'amuse à ces bavardages. Parlez-nous, comme vous savez le faire, des hommes du jour que nous aimons tant : Jules Favre, Pelletan, Glai-Bizoin et Lavertujon ; mais, de grâce ! laissez-nous tranquilles avec ce cor qui a perdu son embouchure ou qui a mis des bottines trop étroites !

Cette semaine, on a tiré les Rois dans toutes les maisons parisiennes, honnêtes ou non. — Dans les maisons honnêtes on s'arrange toujours pour que la fève tombe à un jeune homme ou à une jeune fille, parce qu'alors le jeune homme choisit sa reine, ou la jeune fille son roi. Que de mariages ébauchés devant une galette à la frangipane ! Pour la première fois, on se permet de boire dans le même verre, la royauté en amour est toujours tyrannique. On se parle bas, on se serre la main, on... Souvent aussi le mariage n'aboutit pas, l'illusion reste en chemin. Et l'on demeure triste et découragé, avec un doux souvenir et une fève cuite.

J'en ai pas mal de ces fèves-là !

Un gaillard de Londres est accusé d'avoir écrit à sa belle-mère lettres sur lettres dans lesquelles il menace de la tuer. Tuer sa belle-mère, la chose me paraît si simple, que je m'étonne des poursuites dirigées contre ce jeune homme. Mais il parait que devant la justice de Londres les belles-mères sont des femmes comme les autres, ou à peu près. Je dis à peu près, car l'accusé a été mis en liberté sous caution. Mais, ici encore, j'ai lieu de m'étonner, la caution a été fixée à quarante livres sterling, soit douze cent cinquante francs.

Horreur et malédiction ! douze cent cinquante francs pour une tête de belle-mère ! Entre nous, ça ne valait pas cent sous !

M. Flor O'Squarr, un nom que je me permets de souligner, car il est poétique en diable ! M. Flor O'Squarr, dis-je, écrit dans le *Figaro* une

petite histoire fort gentille et fort sentimentale, sous le titre : *Lettre chargée*.

C'est une jeune fille charmante qui aime l'ami de son amant, vous voyez d'ici. On pourrait qualifier cela : Rengaine de la vingtième année. Je suis certain que, parmi nos lecteurs, il n'en est pas un seul qui puisse s'effrimer qu'il n'a jamais été trompé par un ami, et il n'en est pas beaucoup qui puissent jurer qu'ils n'ont jamais trompé un ami.

L'histoire de M. Flor O'Squarr se termine par une lettre chargée arrivant des Etats-Unis. — Je suis positif avant tout, et je n'admets pas que, même dans la fiction, on souflette la vraisemblance. Or, les lettres chargées ne s'échangent pas entre la France et les Etats-Unis, le traité postal est formel à cet égard. Donc, le facteur apportant, le 1^{er} janvier, une lettre chargée, est un facteur de carton. Il ne pouvait même apporter une lettre simple, car, le 1^{er} janvier, il n'est pas arrivé de paquebot des Etats-Unis.

Ah ! c'est que je suis au courant des affaires de ce pays-là. J'ai connu... autrefois, une petite Américaine jolie, fine, spirituelle et mignonne, mignonne...

Mais je vous raconterai cette histoire-là un autre jour ; elle a justement rapport à l'une des fêtes de tout-à-l'heure.

Hyacinthe et Brasseur prennent beaucoup de bœufs au café de Suède.

Sais-tu, dit Brasseur, quelle différence il existe entre M. Séguier, ex-procureur impérial, et la chanteuse Thérèse ?

— Si tu continues, je te jette mon bœuf à la tête.

— Eh bien ! c'est que M. Séguier recevait de mauvaises notes du haut parquet, et que Thérèse envoyait de mauvaises notes au bas parterre !

Hyacinthe roule sous la table ; Brasseur en profite pour l'achever.

Sais-tu quelles sont les femmes le plus souvent effrayées ? — Ce sont les fermières, car elles ont beaucoup de poules, et toujours elles vont chercher l'œuf au nid quand il est frais !!!

Jacques HUART.

Notre collaborateur Ernest Capitan s'adresse à M. Jules Frantz la lettre suivante :

Mon cher Frantz,

Votre procès est terminé, et je vous en félicite ; mais, si je ne me trompe, les tribunaux, comme une partie du public, sont restés convaincus que vous étiez, sinon l'auteur, du moins l'inspirateur de l'article qui a provoqué cette malheureuse affaire.

Pourtant, en présence de tels faits, je n'avais pas hésité à enlever le masque du pseudonyme ; votre adversaire sait qui je suis, tous ceux qui l'ont désiré le savent, et ils savent aussi que c'est moi, et moi seul, qui ai conçu et rédigé les lignes que l'on vous reproche et même qui les ai portés à l'imprimerie alors que vous étiez encore à Paris.

Si, de nouveau, je fais cette affirmation, c'est que chacun doit porter la responsabilité de ses actes, tant lourde soit-elle ; c'est, enfin, que je veux convaincre le public que, dans un journal comme l'Avant-Garde, chacun est maître de ses opinions, chacun possède son indépendance d'idées et n'écrit que d'après sa propre inspiration, et que derrière un article, quel qu'il soit, il y a toujours un homme.

Votre dévoué,

ERNEST CAPITAN.

Feuilleton de l'AVANT-GARDE.

JOSÉ ARRATOYA

I

Lorsqu'on a parcouru les plaines dénudées, silencieuses, monotones quoique riches, de la Vieille-Castille, coupées par des sierras aux vallées pittoresques mais, cachées, contemplées comme de vieux et curieux portraits, les hidalgos râpés, raides, sérieux, ennuyés et honnêtes, on se trouve comme transporté dans un monde nouveau en mettant le pied dans les provinces basques. Un sol accidenté, des vallées étroites, profondes et fertiles, des coteaux agrestes, projetaient une vigoureuse végétation, des eaux vives qui égayent le paysage et impriment la vie et le mouvement à des usines ; un peuple actif, laborieux, bien fait, à l'allure lestée, à la physionomie franche et ouverte, tel est le contraste qu'offrent ces deux parties de l'Espagne. A des événements

si dissimilables, qu'on joigne la différence du langage, qui est radicale, et l'on comprendra qu'un Basque n'est pas et ne peut pas être un Espagnol.

Si le voyageur, laissant l'Ebre derrière lui, après avoir traversé Orduña, pénètre dans la vallée de Nervion, dont il suit le cours, trois heures de marche le conduisent à Bilbao, capitale de la Biscaye. C'était dans cette ville que, le 3 octobre 1853 (je supplie le lecteur de croire que si j'indique la date, c'est qu'elle est nécessaire) deux hommes, assis à une table de café, causaient après avoir fait leur partie d'échecs. Aux yeux noirs, au teint brun, aux gestes pétulants du plus jeune, qui paraissait avoir trente-cinq ans, plus encore qu'à son accent, on reconnaissait un Andalou. Il portait l'uniforme de capitaine de cavalerie. L'autre, homme de quarante ans environ, en habit de ville, annonçait pourtant sa profession par une certaine rigidité d'attitude et par le ruban de l'ordre de St-Ferdinand attaché à sa boutonnière. « Allons donc, José, dit le premier, avouez que vous avez fait une sottise. »

— Comment l'avouerais-je, don Antonio, puis-je que je n'ai fait que mon devoir ?

— Quoi, vous donnez votre démission en refusant le serment à la reine Isabelle ! Vous perdez vingt années de bons et loyaux services ; vous quittez vos amis, vos compagnons d'armes, une profession que vous aimez et que vous regretterez ; à un avenir peut-être brillant, à coup sûr honorable, vous préférez une vie obscure et désempée dans une bourgade de Guipuzcoa, et tout cela parce que, dans quelques années, une petite fille, au lieu d'un homme, s'assoira sur un fauteuil que l'on appelle trône !

— Don Antonio Miralés est plus que Christinos à ce que je vois, il est progressiste.

— Je suis philosophe, répondit le capitaine avec une satisfaction qu'il ne cherchait pas à cacher. Les gouvernements ne sont rien pour moi ; le pays est tout ; je ne sers pas les hommes, je sers ma patrie.

— Vous parlez ainsi par légèreté, dit doucement Don José Arratoya, cherchant à adoucir par l'accent tout ce qu'il y avait de dur dans ses paroles, car c'est l'excuse des cœurs faibles et des consciences vénales. Croyez-vous donc que je ne vois, dans la question qui nous divise, qu'une petite

fillette et un homme ! Pour moi, comme pour vous, les personnes ne sont rien, et la patrie est tout ; mais cet être collectif ne peut vivre et prospérer qu'à certaines conditions. Qui l'aime, discute et choisit ces conditions ; qui les accepte, trahit la patrie. N'est-ce pas un spectacle digne de pitié que de voir les lois fondamentales de la monarchie s'écrouler sous la main d'un roi moribond, qui pousse à ce crime, car c'en est un, une femme ambitieuse est...

Don Antonio se hâta de l'interrompre.

— Ne voyez-vous pas, dit-il, que depuis des siècles l'Espagne est stationnaire, et a besoin de marcher dans la voie du progrès.

— Apprenez, don Antonio, que rien dans ce monde n'est stationnaire ; que tout ce qui ne croît pas décroît ; c'est une loi fatale des choses créées. Je ne nierai pas l'état misérable de l'Espagne ; j'accorde quelle est en décadence, en vertu de la loi que j'ai passée. Mais le progrès que nous désirons et que j'appelle comme vous, se réaliserait naturellement et par la force des choses, sous l'impulsion des hommes, tout aussi vite que par les révolutions et plus sûrement, sans leurs désastres ;

leurs hontes, leurs misères, le sang qu'elles répandent et l'avilissement dans lequel elles font tomber les consciences. Je sais que notre orgueil ne s'accommoderait pas de ces délais ; nous sommes comme des enfants ignorants et présomptueux qui cueillent des fruits verts pour les faire mûrir à l'ombre. Heureusement, l'arbre est fécond.

— Jamais, répliqua don Antonio, un progrès ne s'accomplira par la voie que vous indiquez.

X...

(La suite au prochain numéro)

LES AFFICHES DE LA PETITE PRESSE

Une affiche hiéroglyphique, placardée la semaine dernière, sur tous les murs de Lyon, a intéressé au suprême degré la population de notre ville; c'est un véritable événement.

Qu'est-ce que cette affiche, demanderez-vous? Vous ne devinez pas! — C'est l'affiche-rébus de la *Petite Presse*.

Tout OEdipe, jaloux de déchiffrer les énigmes, s'arrêtaient devant cette publicité d'un nouveau genre; des *quiproquos* s'élevaient de temps en temps entre les divers admirateurs. — Un tel prétendait avoir deviné juste, tel autre répondait par un argument différent.

L'administration de la *Petite Presse* ayant fait exécuter une réduction de ce fameux rébus dans le numéro de samedi, tout le monde a pu se livrer aisément à la recherche de cette devinette.

Et maintenant que le mystère est percé à jour, ne laissons pas languir plus longtemps la curiosité du public.

Les OEdipes qui ont mis dans la ville sont ceux (en p. tit nombre), qui ont déchiffré le rébus dans les termes suivants:

Sept sams — dix 16 courant — queue commence rat — écrit la — *Petite Presse* — l'heure au Mins — deux pôles — deux coqs — madame — Pantaloon.

TRADUCTION EN LANGUE ACADEMIQUE

C'est samedi 16 courant que commencent dans la *Petite Presse*, le roman de Paul de Kock:

MADAME PANTALON.

Poudre blanche et poudre noire

Supposez, cher lecteur, — si, toutefois, vous voulez bien vous égarer avec moi pendant quelques instants dans le domaine des songes. — supposez qu'un soir, après votre dîner, à l'heure où vous rêvez, le cigare aux lèvres, au coin de votre feu, un vénérable vieillard, orné d'une longue barbe blanche et revêtu de la robe traditionnelle des sorciers, — cette barbe et cette robe sont indispensables à la mise en scène, — apparaît tout à coup à vos yeux et vous tient ce langage:

— Jeune homme, je suis un savant magicien, un puissant génie et je veux vous faire un don. J'ai inventé deux poudres magiques et merveilleuses. La première est blanche, elle donne à celui qui la possède, la vie, la force et la santé; elle entretient la circulation du sang et elle augmente la vigueur des muscles; de plus, sa fabrication est facile et peu coûteuse. L'autre, au contraire, est noire, elle est d'une fabrication onéreuse et difficile et d'un emploi dangereux; cette poudre est terrible dans ses effets, elle est destructive, mortelle, elle brûle le sang, déchire les chairs, éparpille les membres, elle tue! Or, je puis vous donner la recette de l'une ou de l'autre de ces deux poudres mystérieuses, à votre choix. Parlez! Laquelle des deux désirez-vous posséder?

Il est certain, cher lecteur, qu'à une semblable proposition vous répondrez ceci:

— Parbleu! je veux connaître le secret de la poudre qui fait vivre, qui donne la force et la santé; quant à l'autre, celle qui tue, du diable si j'en veux posséder un grain!

Comment se fait-il donc que ce que vous résoudriez et que ce que répondrait évidemment tout homme isolément questionné, soit justement ce que les hommes réunis en peuples refusent ou négligent tous les jours de mettre en pratique?

Car, il est temps de quitter ici le pays des chimères pour le monde de la réalité, — car, ce magicien existe,

c'est la science; ces deux poudres, nous les avons, c'est la farine qui nous nourrit et nous fait vivre et la poudre à canon qui tue et cause tant d'horribles ravages.

Ce que la poudre à canon a déjà fait couler de sang est incalculable! sans compter les hommes qu'elle a tués du fait et par la volonté d'autres hommes, combien de malheurs, purement accidentels, sont arrivés et arrivent journellement à cause d'elle, depuis l'infame invention de Roger Bacon.

Malgré cela, que font les hommes?

Ils continuent à fabriquer de la poudre, des cartouches et des capsules; ils s'ingénient à inventer des canons, des fusils, des mitrailleuses, à imaginer des engins que la poudre rendra effroyablement destructifs et meurtriers, alors qu'ils pourraient ensemençer la terre, couper le blé, moudre le grain et faire la farine; c'est-à-dire consacrer au bien-être, au bonheur, à la richesse, à la santé des autres hommes, une force et une intelligence, un temps et des connaissances qu'ils vouent au malheur, à la mort, à la destruction de leurs frères!

Cette conduite n'est-elle pas celle de l'homme qui répondrait au magicien de tout à l'heure:

— Gardez votre poudre de vie, bonhomme, et donnez-nous votre poudre de mort, afin que nous puissions porter partout avec nous le deuil et la désolation.

Que doit-on conclure de cela, si ce n'est que l'homme est égoïste, mais qu'il est encore plus méchant et plus cruel!

Quand l'homme ne pense qu'à lui, il souhaite ce qui peut être bon, agréable, utile, avantageux.

Quand il pense aux autres hommes, il désire ce qui est mauvais, dangereux, destructif, afin de s'en servir contre eux.

Et quand il faut opter, il oublie ce qui peut lui être profitable pour ne plus penser qu'à ce qui peut être nuisible à ses frères!

MARIUS GÉRARD.

QUARTIER GÉNÉRAL

Bulletin de la semaine.

Décidément, tout le monde déménage, c'est le *Pays*, où a donné le branle, et chacun le suit. Hier, c'étaient les tableaux du Louvre qui allaient s'installer chez les particuliers, ce que je comprendrais à peine de la part des fromages du petit tre-gast-onome Carrey, puis ce sont les artistes de Rossignol-Rollin qui transportent le théâtre de leurs exploits en plein monument Danthon.

Que sera-ce demain? Je l'ignore, mais aujourd'hui nous avons les plieuses du *Journal officiel* qu'on a installé, devinez où? dans deux bateaux à laver, ce qui porte à croire que ce journal a l'intention de nettoyer convenablement son linge sale. Ah! s'il allait tomber dans l'eau!...

Quelqu'un me disait l'autre jour: « si l'on plie le *journal officiel* sur la Seine; c'est que probablement ses inspirateurs sont disposés à suivre le courant. »

Je lis dans la *Décentralisation*:

ISÈRE

Un fermier de ce département vient de faire une découverte curieuse: en arrachant des pierres dans son jardin, il a trouvé un squelette humain et des débris de poterie romaine.

Ce squelette tenait dans sa main une pièce de deux sous de la première République française.

On conçoit facilement l'émotion produite par cette découverte chez les archéologues du département. Le squelette et sa pièce de monnaie sont encore déposés chez le fermier à Champ-Rond.

Ce bon journal ne nous apprend pas si les débris de poterie romaine et la pièce de deux sous sont de la même époque.

Il faut pourtant cette condition pour concevoir facilement l'émotion produite par cette découverte chez les archéologues des départements.

Tous déménage, si je dit.

La statue Vaisse (vous allez me dire que c'est une scie) vient de rentrer dans l'atelier de son constructeur M. Bonnet.

Quand elle en sortira, où la transporteront-ou?

Echo de police correctionnelle:

— Accusé, voici deux témoins qui vous ont vu. Nieriez-vous encore?

— Mon président, ces deux témoins, ça ne prouve rien, pour ma part, j'en ferai venir cent pour témoigner qu'ils ne m'ont pas vu.

JULES BERTY.

Les conférences populaires de Lyon.

La société d'enseignement populaire viendra sa deuxième réunion publique et gratuite dans la grande salle du restaurant Mille, chemin de la Demi-Lune, 23, le dimanche 17 janvier courant, à 4 heures très précises.

M. Léon Roux traitera des rapports de l'individu avec la société.

Dimanche dernier a eu lieu, comme nous l'avions annoncé, la première de ces conférences, elle a été très-intéressante. M. Eugène Flottard y a déployé un remarquable talent d'orateur, aussi, de chaleureux applaudissements ont fréquemment interrompu sa brillante improvisation.

Nous ne saurions trop engager nos lecteurs à suivre assidument de telles réunions.

Un enterrement civil.

Vers la fin de la semaine dernière, ont eu lieu, à la Guillotière, de remarquables funérailles.

M. Henri Saclier, ancien secrétaire de mairie, l'un des plus vaillants représentants de la démocratie lyonnaise, voulant rester fidèle aux convictions de sa vie entière, avait exigé qu'on supprimât de ses obsèques toute cérémonie religieuse.

Une foule nombreuse et recueillie a accompagné cet honorable citoyen de son domicile au cimetière.

ÉPHÉMÉRIDES JÉSUITIQUES

Ce travail est tout de patience; l'imagination ne peut y revendiquer que le rôle d'inspiratrice. Le temps, la patience, de laborieuses recherches et les révérends pères jésuites ont fait le reste; c'est de l'histoire sèche et exacte. Nous avons conservé les textes mêmes des passages empruntés, et nous indiquerons chaque fois, autant qu'il se pourra, ces véritiques sources.

Ceux qui nous suivront dans la voie ouverte par nous, pourront utilement continuer travail. Par exemple: Quelles éphémérides réussies que le jugement

rendu le 4 août 1860 par le tribunal correctionnel de Gand dans l'affaire de l'enlèvement de la mineure Anna-Poella Kors, où le père Philippe-Jacques Schoofs jouait un si noble rôle. (Voir les *Congrégations religieuses*, enquête par M. Sauvestre), et le père Commire n'a-t-il pas rendu célèbre la date du 22 novembre 1868? Encore une éphéméride, et combien d'autres!

J'ai apporté le plus de soins possible à varier ces faits, lesquels toucheront tantôt à l'histoire proprement dite, tantôt à la morale, quelquefois au jansénisme et autres sectes. Chacun est ordinairement à la date du jour précis où il s'est passé; d'incertitude, un petit astérisque en préviendra le lecteur.

Notre but est de présenter les actes de toute nature commis par les jésuites et laisser le lecteur juge.

Loyola n'a jamais varié dans son système de défense, et tout récemment on a pu l'apprécier. Le voici: décliner toute complicité avec le membre qui s'est compromis; l'isoler toujours du reste du Corps et rejeter sur lui seul toute la responsabilité.

10 janvier 1595.

Les PP. Guéret et Hais, bannis par arrêt du Parlement. Le premier avait été régent de Jean Châtel, parricide de Henri IV; l'autre avait enseigné publiquement qu'il fallait dissimuler et obéir au roi pour un temps... et avait dit que si le roi passait devant le collège, il se jetterait par la fenêtre pour lui rompre le cou. (*Mém. de Condé*, t. VI. *Journal de Henri IV*, p. 167.)

11 janvier 1678.

Le P. Pinte, missionnaire au Brésil, se mit à la tête des Brésiliens pour détruire les Tapias sauvages du pays; mais ceux-ci, ayant défilé leurs ennemis, assomment le commandant. (*Rec. des Martyrs de la Comp. de J.*, p. 490.)

12 janvier 1549.

Le P. Criminal excite une révolte dans les Indes par ses violences envers les brachmanes, prêtres indiens.

On en vient aux mains; les Portugais, commandés par ce jésuite, sont taillés en pièces par les Badages qui lui coupent la tête (*Hist. des Jés.*, liv. II, *Rec. des Mart. de la Compag. de Jés.*, p. 381.)

13 janvier 1552.

Le P. Godin, recteur de Coimbre, pour ne pas être expulsé de cette ville, ainsi que 60 de ses confrères, court tout nu, un fouet à la main et se fustige en criant: « Seigneur, et vous, peuple de Coimbre, bre, pardonnez le scandale que vous a donné notre compagne! » Cette frénésie apaise les Coimbriciens, qui crient: « Miséricorde! Miséricorde. » (*Hist. des Jés.*, liv. 3.)

14 janvier 1553.

Le P. Henriquez est plus attentif à la pêche des perles, sur la côte de Pécherie, qu'à celle des âmes; surpris dans son industrie par un chef de pirates, il évite d'être empalé, moyennant mille pièces d'or.

15 janvier 1554.

Le P. le Jay est le premier jésuite qui ait confessé les princes. Ignace l'envoie en qualité de théologien du pape à la Diète de Ratisbonne, où il n'évite d'être jeté dans le Danube qu'en cessant ses prédications détestables. LORQUET.

COURRIER DE PARIS

Il paraît que mon dernier article a été carrément refusé par la censure de l'*Avant-Garde* comme entaché de politique.

Mon cœur de père saigne devant cette exécution, mais mon cœur de citoyen applaudit à cette rigoureuse mesure.

Je veux être grand comme ce Brutus qui envoya son fils à l'échafaud pour avoir conspiré contre la République en faveur de Tarquin.

Donc, je prie l'*Avant-Garde* de me pardonner un moment d'égarement et j'interroge l'horizon pour savoir avec quoi je ferai bien dans le cas, un courrier qui ne soit pas politique.

Les nouvelles d'Espagne.....

Diab! il étoit temps... j'allais par la politique.

Monsieur Dupanloup....

Ah! à la bonne heure, voilà un homme qui n'est pas politique et avec lequel on peut causer sans se compromettre, si ce n'est aux yeux du ciel. Mais il sera toujours temps de nous réconcilier avec un Dieu d'honte et de miséricorde qui ne demande absolument qu'à pardonner. Ce qui prouve que nous serions bien bêtes de ne pas faire de temps à autre quelques petits péchés, puisque cela priverait le Dieu de Monsieur Dupanloup du plaisir de nous les pardonner.

Les dieux de la terre ont une morale moins relâchée, ils ne pardonnent pas aussi facilement que le Dieu de Monsieur Dupanloup, c'est pourquoi j'aime mieux courir le risque de mécontenter celui-ci que celui-là. Et pourtant... « Hamlet tuera Claudis!... Ceci tuera cela! »

Cette manière de raisonner nous paraît peut-être un peu canaille, mais qu'est-ce que vous voulez on ne nait pas brave et j'ai toujours eu le cœur de la bravoure.

Je dirais donc que Monsieur Dupanloup, trouvant que l'évêque de St-Pierre se rouillait à son côté, vient de mettre au vent cette fameuse flamme pour éteindre encore une fois la franc-maçonnerie et la ligue de l'enseignement.

Il était temps, la France s'ennuyait et devenait non pas triste, mais lugubre. Gloire à Dupanloup qui vient de la faire rire, et répétons ce chœur d'un petit opéra comique bien connu.

Honneur! Honneur
à Monsieur!

Je ne crains qu'une chose c'est qu'il atteigne l'habileté de cet homme aux 4 femmes, qui faisait tellement rire ses épouses en leur chatouillant la plante des pieds qu'elles finissaient par en mourir. Mais bah! qu'est-ce que cela ferait, puisque nous serions tous sauvés?

Entre nous, il est très comique et très-bon enfant, le petit père Dupanloup; c'est au point que si je le rencontrais sur le boulevard, en train de prendre sa petite tasse au café de Suède, comme un simple mortel qu'il n'est pas, et comme un digne académicien qu'il est, je serai tenté de lui taper amicalement sur le ventre.

Une politesse en vaut une autre, et peut-être que par une touchante réciprocité il me procurerait l'inestimable satisfaction de me faire taper sur les fesses par le père Commire.

Aussi, a-t-on jamais vu rien de plus ridicule?

Un homme qui s'appelle Jean Macé, — je dis un homme, c'est pour qu'il ne me fasse pas un procès en diffamation; mais si vous voulez me promettre de ne pas le répéter, je vous avouerai tout bas que c'est bien moins qu'un homme, c'est un franc-maçon. — Un homme, dis-je qui, s'appelle Jean Macé, s'est imaginé que nos maux venaient de l'ignorance et il s'est mis à faire la guerre à l'ignorance. C'est absurde, mais enfin, puisque ces gros là ne peuvent faire de mal à personne on les laisse tranquillement développer leurs utopies, n'est-ce pas?

Notre seigneur Dupanloup veut, au contraire, que ce soit la science qui nous plonge dans l'abîme. Rien n'est plus juste en effet, et je ne comprends pas que des vérités si visi-

FEUILLETON DE L'AVANT-GARDE

CHIFFONNETTE

C'était au mois de décembre.

Le vent soufflait avec force, le ciel était gris; la neige tombait à gros flocons.

Il faisait un temps affreux.

Huit heures du soir venaient de sonner.

Dans une maison de pauvre apparence, une femme infirme, une belle jeune fille de quinze ans environ, un petit garçon et une petite fille de cinq à six ans, étaient tous réunis autour d'une cheminée sans feu.

Les petits, pour se réchauffer un peu, se pressaient l'un contre l'autre.

La mère les contemplait d'un œil désolé.

— Vois! dit-elle, s'adressant à sa fille, aînée vois! et elle lui désignait son petit frère et sa petite sœur.

Celle-ci jeta sur ce lugubre tableau un long regard chargé de tristesse et se mit à pleurer silencieusement.

Cette scène, éclairée par un mauvais morceau de

chandelle qui fumait et coulait le long d'un chandelier de fer, avait quelque chose de navrant, et le cœur se brisait devant la douleur muette de la jeune fille.

— Vois, reprit la mère, ils souffrent et tu peux nous sauver.

— Mais à quel prix! sanglota la pauvre enfant.

— Ce soir, comme hier, ajouta la mère, nous allons nous coucher sans souper; ton père est au cabaret où il boit le peu d'argent qui nous reste; il va s'enivrer et ce soir en rentrant il nous battra. Et demain, demain on va vendre tout ce qu'il y a ici et nous n'aurons plus rien. Tu peux nous sauver et tu ne le veux pas.

— Oh! tais-toi, ma mère, dit la jeune fille; jamais je ne ferai une pareille chose, plutôt la mort.

— Mère, gémit le petit garçon, j'ai bien faim!

— Oh! que j'ai froid, soupira la petite fille.

Le vent soufflait toujours avec force, et, en passant à travers les interstices de la porte mal jointe, répandait dans cette chambre un froid glacial.

— Mes pauvres enfants, dit la mère, il n'y a ni pain ni bois à la maison, et je n'ai pas d'argent pour en acheter.

Et elle regarda l'aînée.

Celle-ci, tour à tour, contempla sa mère et les pe-

tits qui grelotaient dans un coin et continuaient à murmurer: j'ai faim, j'ai froid.

Elle sanglota plus fort, tomba à genoux et se mit à prier.

Quand elle se releva, son œil était sec.

Elle jeta un mauvais châle sur ses épaules, un petit fichu sur sa tête:

— Vous aurez du pain, dit-elle.

Elle ouvrit la porte et disparut.

C'était elle?

La nuit était devenue plus noire; le vent gémissait dans les peupliers et soufflait avec plus de rage, la neige plus épaisse tombait en tourbillonnant.

En se voyant seule au milieu de cette obscurité profonde, elle eut peur.

Affolée, elle se mit à courir.

La neige amortissant le bruit de ses pas, vous l'eussiez prise pour un fantôme en la voyant glisser rapide et silencieuse le long des grands murs blancs.

La neige s'amorcelait peu à peu sur sa tête et ses épaules. Le froid commençait à engourdir ses membres, mais elle semblait ne rien sentir.

Elle allait, elle allait et courait toujours.

Enfin, elle arriva devant une maison d'assez belle apparence, poussa la porte et entra.

Elle se trouva devant un petit vestibule donnant

accès à un escalier éclairé par la lueur blafarde d'une petite lampe.

En mettant le pied sur la première marche, elle s'arrêta indécise; son cœur battait à lui rompre la poitrine, des larmes remplissaient ses yeux.

— Oh! non, soyons forte jusqu'à la fin; du reste, il leur faut du pain, dit-elle.

Et d'un pas ferme elle monta l'escalier.

Elle sonna.

Un pas amorti par un épais tapis se fit entendre, et la porte s'ouvrit.

— Ah! c'est toi, Chiffonnette, dit une voix un peu brisée, je t'attendais, mais certainement pas si tôt que ça. Ce que mes prières n'ont pu obtenir, la misère me l'accorde enfin et je t'en remercie.

Rentre, mon enfant.

La porte se referma.

La pièce dans laquelle Chiffonnette, — puisque tel est son nom. — pénétra, était somptueusement meublée; portes et fenêtres étaient doubles et capitonnées.

Pas un cri ne devait transpirer au dehors.

Le vieillard (car c'en était un) qui avait ouvert à Chiffonnette possédait une de ces physionomies qui inspire desuite la répulsion.

Son front bas, ses yeux petits, son regard fauve, ses lèvres épaisses et sensuelles indiquaient l'hom-

me à passions bestiales et dégoûtantes.

— Tu es couverte de neige, dit-il en s'approchant de la cheminée dans laquelle pétillait un bon feu, et, en se laissant tomber dans un moelleux fauteuil, approche et chauffe-toi.

Chiffonnette s'approcha, s'assit sur un petit pouf, mit ses coudes sur ses genoux, son menton dans ses mains, regarda silencieusement le feu et s'aborda dans une profonde rêverie.

Le vieillard la considéra pendant quelques instants, détaillant chacun de ses charmes, puis, son regard prit une expression sarcastique, et un sourire cynique erra sur ses lèvres pâles.

— Tu es belle, mon enfant, le sais-tu? lui dit-il.

Elle posa ses grands doigts osseux sur son épaule.

Elle tressaillait, se retourna et le regarda fixement comme sortant d'un rêve.

Puis elle se leva, passa sa main sur son front en murmurant:

— Oh! oui, je me souviens... Oh! c'est affreux! — Monsieur, dit-elle au vieillard, je suis venue vous demander un grand service.

— Lequel, mon enfant?

— La misère est grande chez nous, mon père boit le peu qu'il gagne, ma mère est malade et les enfants crient la faim et le froid; de plus, demain on vend tout ce qui nous reste; aujourd'hui on a

bles à l'œil nu, ne soient pas immédiatement acclamées.

Du moment que nous avons la foi, nous n'avons pas besoin de la science, puisque, avec la foi, nous n'avons simplement qu'à nous laisser conduire sans demander où l'on nous mène, ce qui est incontestablement plus commode.

D'ailleurs, tout prouve que la science n'est pour rien dans la vie, et ce qui le démontre de la façon la plus victorieuse, c'est que la majorité des maréchaux du premier empire, ne savaient pas mettre l'orthographe. Cela ne les empêcha pas d'être de grands hommes, si grands mêmes, que si on voulait les faire entrer au Panthéon, le Panthéon serait trop petit.

Ce qu'il y a de plus curieux dans cette lutte entre la libre pensée et le catholicisme, c'est qu'un libre-penseur et M. Dupanloup ne fout qu'un.

Je le dis et je le pense.

Qu'est-ce qu'un libre-penseur ? C'est un homme qui au lieu d'adorer une chose qu'il ne voit pas et que son esprit ne peut comprendre, adore la Justice, le droit, la vérité !

Cet ordre éternel et sublime qui fait que les saïous arrivent à heure fixe, qui fait que tout est en équilibre, que rien ne se perd, que la nature, ce Phéonix, renaît de ses cendres, n'est-ce pas en effet l'image de la Justice et de la Vérité ? Oui, puisque sans la justice cet ordre admirable ne pourrait exister, puisqu'il y avait un agent plus fort que l'autre, l'équilibre serait rompu. C'est aussi l'image de la vérité, puisque nous voyons, nous touchons toutes ces choses, puisqu'elle s'accroît jour par jour sous nos yeux, sans jamais varier.

Maintenant, qu'adore M. Dupanloup ?

Jésus-Christ. Bien. Mais qu'est-ce que Jésus-Christ ? Le mot lui-même nous le dit.

Jésus est le mot qu'en grec on dit Chaldéen veut dire : soleil. Ajoutez à ce mot la terminaison latine *-us*, et vous avez *Jésus* ou *Jésus*. *Christ* est un mot indien qui veut dire conservateur. Les Grecs en ont fait *Christo* et les latins *christus*. Jésus-Christ signifie donc : soleil-conservateur.

Donc, M. Dupanloup, qui adore le soleil conservateur, et un libre-penseur qui admire cette partie du grand tout qui vivifie les mondes, ne fout qu'un.

Ah ! ah ! monsieur : *Tento lupum auribus*.

Quelque chose de gai pour finir. Un journal s'étonne de ce que M. Thiers se livre à l'étude de la Botanique. Il étudie, paraît-il, toutes les plantes qui sont au jardin de ce rom.

Rien n'est plus naturel, M. Thiers peut bien étudier les plantes de ce jardin, après en avoir étudié les animaux : c'est même très logique.

HENRY ROLAND.

BALIVERNES

Une dépêche de New-York nous apprend que les nègres insurgés de Savannah ont fait leur soumission. Le shérif, à la tête de forces militaires, a opéré plusieurs arrestations.

Voilà de pauvres diables que je ne vois pas blancs.

A propos de dépêches, en voici une que plusieurs journaux ont insérée il y a quelques jours :

« Pétersbourg, janvier.

« Arrivés à bon port. Tout le monde en bonne santé. Envoyez journaux. Temps doux dans le pays.

« DE CAUX. »

Comment, dans le pays de Caux ! Pétersbourg est donc en Normandie ? Et moi qui croyais que c'était en Russie !

« On affirme, dit la *Presse libre*, que M. Latour Saint-Ybars prendrait la di-

rection du *Théâtre des Refusés*. Il apporte beaucoup d'argent. »

Il y a sept ou huit ans, M. Latour Saint-Ybars faisait représenter au Théâtre du Gymnase une tragédie, — saluez, — contenant ce vers, qui fut alors beaucoup remarqué :

Et cependant les francs, les francs ne viennent pas ! Il paraît qu'ils sont venus.

On causait peinture entre artistes :

— Avez-vous vu le fameux portrait que Bonnegrace vient de terminer ?

— Non ! Il est beau, n'est-ce pas ?

— Oh ! Et d'une ressemblance ! On voit que le personnage a le diable !

L'affaire des agences des poules se poursuit. On croit que ces entreprises privées... de légalité, vont être interdites.

Supprimer les agences des poules, c'est très-bien ; mais quand supprimera-t-on les cocottes sans agences.

Une bonne annonce coupée à la quatrième page d'un grand journal :

« LA... — Service militaire. — Pour 1,500 fr. payables après remplacement. — DÉSERPTION GARANTIE ! »

Ainsi, on est bien sûr de son affaire. La désertion est garantie ; donc, on peut être certain que le remplaçant s'empressera de se déguiser en vélocipède dès son arrivée au régiment.

Dialogue entre un Provincial et un Parisien :

— Eh bien ! Et ces fameux tableaux disparus du musée du Louvre, en parlent-on toujours ?

— Hen ! Cela commence à vieillir.

— Mais enfin, sait-on ce qu'ils sont devenus ? Sait-on qui les détient ?

— On s'en doute.

— Voyons, contez-moi cela.

— Ma foi non. C'est trop long.

MARIUS GÉRARD.

DU CLOU

Dieux de Dieux ! ce pauvre lit de camp de la salle de police comme il a gémé et ployé sous le poids des *coffres*, sans calculer, du jour de l'an ! Chambre complète pour cause d'étreintes !

La journée avait si bien commencé dans les chambres aux premiers coups de baguettes de la diane : Petit verre de schnick du marchis, petit verre du sacré-chien tout pur du brigadier ; une véritable escaade de petits verres, quoi ! Donc, une journée qui débutait de la sorte devait se continuer à la cantine par le quart de l'amitié et dans les bouchons voisins avec le litre à donce, pour finir, hélas ! tristement au clou, ce lieu si propice aux réflexions philosophiques et aux rêveries cocasses de ses locataires.

Que faire à la salle de police une fois la corvée faite et qu'on a passé la jambe à l'incrédule, sinon dire des bêtises ou battre la campagne à quinze mille mètres dans le bleu.

Aussi on ne s'en est pas privé des blagues ; chacun a ouvert sa gibe ne aux inepties, et ce fut un feu roulant de balangues toutes plus absurdes les unes que les autres. Les bavards y allaient si bien de la platine, que c'était à devenir alerti du coup. Les lettrés, les penseurs tapissaient les murs badigeonnés de leurs idées les plus ébouriffées ; si bien qu'en moins de deux heures ce n'était plus que pattes de mouches, qu'hieroglyphes et coups de crayon du carrelage au plafond. On se serait cru, ma parole de *vieille brisque* à trois chevrons, à l'hôtel des z'haricots de la milice citoyenne.

Comment, dans le pays de Caux ! Pétersbourg est donc en Normandie ? Et moi qui croyais que c'était en Russie !

fait la saisie. Je vous en prie, venez-nous en aide. — Je le veux bien ; mais quelle sera ma récompense ?

— Une reconnaissance éternelle.

— C'est bien peu et je préférerais autre chose. Voyons, Chiffonnette, causons raison. Je te demanderai peu de chose. Tu sais que depuis longtemps tu me plais ? Eh bien ! si tu veux m'aimer un peu, tu n'auras plus rien à désirer ; ta famille vivra dans l'abondance et sera heureuse ; pour moi, tes moindres caprices seront des ordres, et toutes les femmes t'envieront. Voyons, veux-tu ?

— Non, monsieur, non ; ce que vous me proposez-là est ignoble et digne d'un homme sans cœur.

— Oh ! le cœur, c'est si peu de chose ; j'en ai eu dans le temps, mais à mon âge !

Et il ricana comme Satan seul peut ricaner.

— Du reste, qu'es-tu venu faire ici ? Si ce n'est pas pour accepter mes conditions, c'était inutile et tu peux partir.

— Oh ! monsieur, je vous en supplie, pour ma mère qui souffre et réclame des soins.

En disant cela, elle se jeta aux genoux du vieillard.

Son fichu, mal attaché sans doute, tomba, et ses beaux cheveux se déroulant couvrirent ses épaules.

Elle était ravissante dans cette posture, et sa superbe chevelure cachant à moitié son visage inondé de pleurs la rendait encore plus charmante.

Le vieillard la regarda avec admiration.

— Oh ! que tu es belle ainsi ! s'écria-t-il.

Et, dans un transport frénétique, il la prit dans ses bras et porta ses lèvres blêmes sur les siennes.

En sentant ce baiser, Chiffonnette frissonna et poussa un cri horrible.

— Intâme !

Et elle bondit sur le misérable vieillard, mais elle s'arrêta tout d'un coup.

— Eh bien ! soit, puisqu'il le faut, dit-elle, je suis à vous. Noble comte, votre maîtresse vous attend ; mais il me faut de l'or, entendez-vous ? de l'or, toujours de l'or, beaucoup d'or ! Au moins, murmura-t-elle, ils seront heureux.

Le lendemain, il faisait une superbe gelée, un joyeux soleil réchauffait et égayait le cœur, tout était souriant et on était content de vivre.

La maison habitée par Chiffonnette et sa famille, si triste, si froide la veille, était réchauffée par un gros feu qui flamboyait joyeusement dans l'âtre.

Les petits étaient chaudement vêtus et folâtraient devant la cheminée avec toute la naïve insouciance de leur jeune âge.

Tenez, je vais vous servir un petit mélange de quelques échantillons de ce galimatias de crucherie grotesques et d'anecdotes croustillantes. Seulement je vous engage à garder mes confidences pour vous seuls, sans en rien communiquer aux cistes oreilles de nos jeunes enfants de troupe, mâles ou femelles.

C'est Jean-Rys qui ouvre le feu.

— Cric ! crac ! cuiller à pot et coetera.... c'est la formule. Comment as-tu passé ton jour de l'an, Chauvin ?

— Moi ?... D'abord j'ai bu la goutte.

— Oui, la goutte militaire de chaque matin, pour te rincer le blanc de l'œil ;... après ?

— Après ?... J'ai bu la goutte.

— Mais tu l'avais déjà bue.

Oh ! voilà : La première ne compte pas ; je la mets toujours en faction pour voir défiler la parade des autres.

— Après ?

— J'ai balladé par la ville où j'ai rencontré un couple un peu *chouette*... Tiens, il faut que je vous narre une bonne blague à ce propos.

Ils étaient unis de la veille. Leur lune de miel allait projeter son croissant sur cet horizon conjugal.

Elle était pudique et jolie. Il était vigoureux et naïf.

Le jeune couple promenait amoureuxment son oisiveté désœuvrée au parc de la Tête-d'Or.

Les volatiles, les singes et surtout le jeune successeur de feu Martin, l'ours, avaient reçu leur visite. C'était le tour des ruminants barbus et cornus.

Arrivés devant le groupe des chèvres de Malte, l'attention du mari se fixa sur le chef du chef de famille, dont la barbe plantureuse rendait des points à celle du sapin de Thérèse et dont les cornes en spirale horizontale ressemblaient au balancier d'un blondin quadripède.

— Agathe, regarde donc la belle paire de cornes, dit l'époux à son innocente moitié.

— Oh ! c'est vrai, répliqua l'épouse d'un jour... Il est joliment bien marié le gail-

lard ! Et elle baissa timidement les yeux.

— Cric ! crac ! hurla Fourbi... Oh ! ce mari là, avant d'entrer dans la grande confiserie, a dû sortir du régiment des conscrits de l'amour.

— Les conscrits ou les grognards, ça se ressemble.

— Joliment !... Les conscrits de l'amour s'agenouillaient ou font longtemps faction et marquent le pas l'arme au bras ; les grognards battent la charge et croisent la bayonnette.

— Ce qui prouve, ajouta Denis Brack, que l'existence est une porte basse par où l'âme entre et fait son aménagement ; mais le terme arrivé, elle est obligée de déménager par la lucarne.

— Cristi ! il n'y avait que vous, mar-chef, pour avoir une idée si bisoanue, interrompit Chacal mais c'est drôle. Comme cette boude vient joliment à l'appui d'une phénoménale particularité de naissance dont le cachet de haute nouveauté distance singulièrement la bizarrerie de l'enfant né coiffé.

— Conte-nous ça, vieux Chacal.

— Voilà !... Madame de Trois-Etoiles attendit d'instinct en instant celui de sa délivrance, assistée de son Hippocrate familial, lequel, de son côté, comptait sur cet accouchement de haute lignée pour ajouter une feuille de plus à son laurier d'opérateur académique.

Enfin le succès couronna l'attente. Un magnifique rejeton du sexe masculin vit le jour et laug vers le ciel son premier cri de satisfaction, l'innocent !

Mais à l'inspection qui fut faite de sa conformation, les yeux des assistants furent frappés des signes hétérocytes que voici :

L'épaule droite du nouveau né était marquée de la silhouette d'un tire pied ; la gauche

de celle d'un fer à cheval et la poitrine était couverte d'une couche velue dont la configuration simulait à s'y méprendre la forme d'une brosse à parquets.

— Ah ! Dieu soit loué ! s'écria le docteur, cet enfant est tout-à-fait prédestiné, car la nature s'est chargée de lui fournir ses titres de noblesse ! et il pourra prouver, pièce à l'appui, que son origine descend assurément des croisades.

— Cric ! crac ! fit Dumanet.... Oh ! les croisades, c'est de l'histoire ancienne. Dans ce temps-là, en amour, on jouait le vieux jeu.

— Comment cela ?

— Parbleu ! nos grands pères qui poétisaient tout disaient : Un baiser d'amour pur est un avant-goût des félicités célestes ; c'est l'épanouissement de l'âme et le couronnement du bonheur.

— Dis donc, Dumanet, tu viens de parler du couronnement du bonheur, s'écria José Butoux ; c'est comme si tu disais la corniche de la volupté.

— Absolument.

— Eh bien, sais-tu quel est le mâle de cette corniche ?

— Le mâle, c'est toi, concombre en bas-âge.

— Qu'il y en a de ces cucurbitacés sur ce petit îlot qu'on nomme la Terre et qui nage dans l'océan d'éther de l'immensité.

— Bon ! voilà Jacques Hurel qui compare notre globe à un îlot.

— Certainement ; c'est même lui faire beaucoup d'honneur, puisqu'il est moins que cela, car dans l'archipel de l'Univers, la Terre n'est qu'un tout petit banc d'huîtres.

— Oui, mais il y en a qui contiennent des perles.

— C'est vrai, mais ces perles sont les hommes de génie : on en compte à peine un sur quinze cent millions d'imbéciles.

— Alors le génie est aussi rare que la vertu, dit Brack. Mais il y a moins de mérite à être homme de génie qu'homme vertueux.

— Pourquoi ça ?

— Dame ! Dieu donne la force à qui la demande, l'amour à qui le désire, le génie à qui lui plaît ; mais on n'acquiert la vertu que par ses propres efforts.

— Eh bien, m'est avis que monsieur Pierre X... est rudement vertueux, observa Chicot, car il est humble et bienveillant, même lorsqu'on l'outrage.

— Qui donc est ce monsieur Pierre X... ?

— Un savant, un noble vieillard au crâne dénudé comme un œuf d'autruche, celui qui faisait tout dernièrement une conférence sur ses nombreux voyages autour du monde.

En voyant ce chef découvert et nu, un voyou s'écria : Tiens ! voilà un monsieur qui n'a plus de mousse sur le caillou !

— Jeune homme, répliqua monsieur Pierre, cela prouve la véracité du proverbe : « Pierre qui roule n'amasse pas mousse. »

— C'est vrai qu'il a beaucoup voyagé, ce monsieur chauve, dit Vicat ; il avait en droite ligne des files Britanniques, et c'est lui qui nous apprend que, lorsqu'il fut question de faire de la *Marionnette* un jour il politique, il n'était question à Londres que d'une invasion à Lyon de tous les lords d'Angleterre.

— Pourquoi donc attendaient-ils cette transformation ?

— C'est qu'ils étaient assurés, que le cas échéant et quel que fut son drapeau, Guignol ne donnerait pas de coups de trique aux lords.

Aie ! aie ! aie !... Je demande mon congé !

CHAUVIN,

Vieille brisque au 15^e cuirassier.

Pour copie rectifiée :

H. CLÉMENCIN.

NOTES DE L'AVANT-GARDE

Pour nous distraire un peu de la question d'Orient, les jésuites d'Occident désireux de nous faire oublier le mahométanisme, viennent de soulever une nouvelle question : celle du fouet.

Un débat fort drôle et auquel il ne manque comme gaieté que la musique d'Offenbach, s'est même élevé entre MM. Sauvestre et Veillot.

« On ne doit pas fouetter » dit l'un.

« Le premier devoir de tout professeur est de fouetter, » dit l'autre.

« Jamais de la vie.

« Je vous demande pardon. Du reste, vous avez vous même fouetté dans le temps ?

« Non !

« Si !

Et là dessus des demi-douzaines de démentis ! Tu fouettes ?

Je ne fouettes pas !

Enfin dans toute cette affaire, il n'y a pas de quoi fouetter M. Marfori.

M. Veillot est l'homme des grandes traditions.

Il est l'apôtre du martinet, et toute sa doctrine se résume en ses quelques préceptes qu'il confond peut-être trop avec ceux de l'Evangile :

« Hors le fouet, point de salut. »

« Sondons les cœurs et fouettons les reins. »

« Laissez venir à moi les petits enfants... qui veulent-êre fouettés. »

Les prétentions de cet agréable Croquemitaine sont peut-être exagérées. Ainsi, il veut nous prouver que la première condition pour être une belle âme, est d'avoir les fesses déchirées.

Pendant que nous comptons les grands hommes par les actes mémorables qu'ils ont commis, M. Veillot les énumère par les coups de martinet qu'ils ont reçus.

Dans son enthousiasme pour le fouet de nos pères qu'il semble trop confondre avec celui de Juvénal, le rédacteur en chef de l'*Univers* va jusqu'à insérer une réclamation du roi Henri IV. Dans une lettre, criblée de fautes d'orthographe et sans aucun doute écrite au purgatoire, ce monarque facétieux et débauché nous assure qu'il fouettait ses enfants.

Que nous importe de savoir que l'amant de Gabrielle d'Estrées fouettait ses enfants ? M. Veillot veut-il par cet exemple nous contraindre à fouetter les nôtres ?

Prétend-il donc, du reste, nous offrir Henri IV comme un modèle de toutes les vertus. Mais alors, non-seulement il faut que nous introduisions l'usage du martinet dans nos familles, mais encore il faut que nous y amenions des concubines.

Enfin, M. Veillot semble vouloir dire que tous ceux qui ont été fouettés dans leur jeunesse, deviennent dans leur âge mur des anges de douceur.

Cette opinion est trop gauloise pour que je la contredise, mais à ce compte-là les hommes hors ligne qui ont été élevés le rédacteur en chef de l'*Univers* n'ont pas l'avoir suffisamment fouetté.

Quant à moi, je l'avoue à ma honte et à M. Veillot, on a eu beau me fouetter, je suis resté incorrigible.

GEORGES PETIT.

CORRESPONDANCE.

Vicomte d'Arkas. — Economie sociale !... mais gre !

A. D. — On pourra en tirer profit.

F. J... — Elle est bien bonne !... à d'autres.

H.... — Merci... surtout de votre *hypocrisie*.

Kuhn. — Arrivé trop tard. — Au prochain numéro.

Longueville. — Vous êtes un ami. Continuez.

Bibi. — Histoires de femmes.

Les articles de nos collaborateurs Eugène Razoua et Fritz Ladner nous arrivent trop tard pour être insérés dans ce numéro.

FAITS ET GESTES DES JÉSUITES

C'est l'histoire qui accuse les jésuites. Rappelons ici, même sommairement, les rébellions, les massacres, les soulèvements qu'ils ont causés, les divisions qu'ils ont entretenues, les innocents qu'ils ont sacrifiés à leur terrible politique dans chaque Etat européen, exigerait les proportions d'un grand livre.

Mais, pour ne citer que leurs faits et gestes en France, quels furent, au temps de la Ligue, les fauteurs de désordre les plus acharnés ?

— Les jésuites.

Qui présidait le fougueux conseil des Seize ?

— Un jésuite, le père Pichenat.

Qui portait la correspondance des lieutenants avec l'étranger ?

— Un jésuite, le père Matthieu, surnommé le *Postillon de la Ligue*.

Quels furent les auteurs de la mort d'Henri III ?

— Les jésuites.

Qui prêchait les doctrines du régime sous Henri IV ?

— Les jésuites.

Qui fit tuer ce prince ?

— Les jésuites.

Qui poussa Louis XIV à la révocation de l'édit de Nantes ?

— Un jésuite, son confesseur, le père La Chaise.

Qui l'excita à persécuter les Jansénistes ?

— Un jésuite, également son confesseur, le père Le Tellier.

Qui fomenta pendant près d'un demi-siècle les querelles religieuses de la bulle *Unigenitus*, auxquelles mit un terme l'attentat de Damiens ?

— Les jésuites.

Enfin quels hommes, sous la Restauration, traitaient la Charte d'œuvre impie et décriaient nos institutions libérales ? Quels hommes imposaient les idées et leurs momeries au gouvernement d'alors ? Quels hommes dominaient Charles X, et l'ont perdu ?

— Des jésuites, les jésuites, les jésuites.

Aurait-on jamais pensé qu'après tant de maux et tant de fautes, cette compagnie, si généralement abhorrée, renouvellerait ses tentatives d'asservissement parmi nous, que ce Mammon d'orgueil et d'ambition oserait relever sa tête tant de fois foudroyée ?

Et cependant cela est.

On comptait environ 400 jésuites en France sous la Restauration : aujourd'hui, on en compte près de 3,000.

Rodolphe AYMÉ.

LE RATIONALISTE

Monsieur le Rédacteur,

On me demande souvent et de divers côtés : Qu'est-ce que le *Rationaliste* ?...

Vous m'obligeriez infiniment en m'ouvrant vos colonnes, pour répondre une seule fois à toutes les questions qui me sont adressées à ce sujet.

Le *Rationaliste*, *Journal des Libres-Penseurs*, qui vient d'entrer dans sa huitième année, a été fondé pour répandre les idées *rationnelles*, défendre les droits de la science contre l'ignorance, les droits de la raison contre la superstition. Son but est tracé dans son épigraphe : « Homme, que cherches-tu ? — La vérité ! — Consulte la raison ! — Ce but, il l'a poursuivi jusqu'à ce jour, et il est disposé à le poursuivre encore avec calme, avec courage. Le premier, il a soulevé et discuté ces questions, qui s'imposent quand même et intéressent toutes les sociétés modernes. D'autres l'ont suivi dans cette voie, — ce qui prouve son utilité, — mais il est resté ce qu'il était à son origine : L'organe de la *Libre-Pensée*, c'est à ce titre qu'il existe encore et doit exister toujours. Dans l'avenir qu'il reçoit à son apparition, dans le succès qui, jusqu'à ce jour l'a accompagné, il a trouvé sa seule récompense, et la certitude que ses efforts n'ont pas été vains, que son travail n'a pas été stérile.

Après sept années d'existence, un journal est sorti de l'enfance, il a atteint la virilité, et ne demande qu'à continuer sa marche, incessamment progressive, vers des idées nouvelles et un avenir meilleur.

Le *Rationaliste* nous envahit, et pour mon compte, j'en suis fort satisfait. Nous avons été assez longtemps gouvernés par les préjugés, pour que nous aspirions enfin à être gouvernés par la science et la raison.

Voilà ce que demande, ce que cherche le *Rationaliste*.

Voilà ce que je voudrais répondre aux questions que l'on m'adresse à cet égard ; ce que je serais heureux de voir publier dans votre journal.

Dans l'espoir que vous accueillerez favorablement ma demande, je vous prie, monsieur le Rédacteur, d'agréer l'assurance de ma sympathie.

POPULUS LEO.

UNE CURIEUSE AVENTURE

Il y a quelques jours, sur un de nos quais, tombait, frappé d'apoplexie foudroyante, l'abbé Vincent, professeur au Grand-Séminaire de Lyon.

Au moment de sa chute, passait un individu, coiffé d'une casquette à boutons dorés et enveloppé d'une pelisse sous laquelle semblait se cacher un uniforme mystérieux.

Cet individu se précipite, relève le mourant et l'emporte dans une pharmacie voisine. Tous les soins furent inutiles : le malheureux prêtre avait déjà rendu le dernier soupir, lorsque, fendait la foule, arrivèrent deux abbés qui ne purent que reconnaître les traits de leur confrère.

Sur leur demande, l'homme au mystérieux uniforme court chercher une voiture, y installe le cadavre, s'enferme avec lui ; et voilà le fiacre qui entraîne le mort et le vivant, assis côte à côte, vers le Grand-Séminaire, où les deux abbés se sont hâtés de porter la triste nouvelle.

Enfin arrive à destination le corbillard improvisé ; on en voit descendre ses deux hôtes, l'un portant l'autre. Naturellement, on s'empresse autour du mort, et déjà le vivant s'éloignait discrètement ; cependant il est rappelé, remercié, sollicité de donner son nom et son adresse : on désire lui porter à domicile un témoignage de reconnaissance.

Le mystérieux personnage fait d'abord la sourde oreille ; enfin, entr'ouvrant sa pelisse, et d'une voix... grand Dieu ! quelle voix !...

« Je suis, dit-il, le frère servant des FRANCS-MAÇONS de Lyon. »

Il est fort probable qu'à ce moment tremblèrent jusque dans leurs fondements les murailles du grand sanctuaire diocésain ; pourtant elles sont encore debout. Mais on se demande si, dans un semblable concours de circonstances, un seul de ses habitués en soutane aurait le courage ou la charité de rendre la pareille à un *maudit*, c'est-à-dire d'accompagner son cadavre jusqu'au temple maçonnique de la rue Sainte-Elisabeth !...

Eh ! que dirait Mgr de Bonald ?

J. J.

FUSÉE LYRIQUE

Le 31 décembre, quelques heures avant le dernier souper de l'année, les *Amis de la chanson*, réunis dans la salle de leurs séances, inaugurèrent un buste de Béranger (grandeur naturelle).

Tous les sociétaires étaient présents à cette solennité.

A neuf heures précises, le président réclame le silence et l'auteur du buste, — un sociétaire, élève de Fabisch, — s'empresse d'enlever la toile recouvrant les traits du vénéral chansonnier.

La fête commence aussitôt.

Il ne s'est prononcé aucun discours ; en revanche on a chanté jusqu'à minuit.

Il avait été convenu qu'une amende de deux bouteilles serait infligée à quiconque ne chanterait pas du Béranger.

Eh bien ! faut-il vous le dire ? personne ne s'est trouvé dans le cas de payer les deux bouteilles !

Frétilton, les *Gueux*, le *Dieu des bonnes gens*, *Mon Tombeau*, les *Esclaves Gaulois*, le *Bon Dieu*, etc., ont tour à tour eu les honneurs du bis.

Ce couplet des *Dix mille francs d'amende*, souligné par le chanteur avec infiniment d'apropos, a été particulièrement applaudi :

Que de géants là-bas je vois paraître,
Vieux ou nouveaux, tous nobles à cordons.
Fiers de servir, ils font au gré du maître !
Signes de croix, saluts ou rigodons.
A tout gâteau leur main fait large entaille ;
Car ils sont grands, infiniment grands,
Ils nous feront une France.....

Horace Lamy est mort à Paris, le 31 décembre, il était aîné depuis déjà plusieurs mois et il y avait longtemps qu'il ne chantait plus.

Ses malheurs domestiques et — plus récemment — son voyage en Russie l'avaient complètement miné.

Du reste il faisait peu de cas de sa vie : à Pétersbourg il s'offrait un jour pour faire avec Blondin la traversée d'un précipice sur une corde tendue.

L'excursion se fit sur un abîme de plus de trois cents mètres !

Horace était à cheval sur les épaules de l'acrobate ; l'un maintenait l'équilibre et l'autre avançait.

Le vertige vous prend rien qu'en songeant à cette terrible situation !

Horace s'était fait beaucoup d'amis à Lyon, et sa mort, nous en sommes convaincu, laissera un grand vide au café-concert ; car il fut, sans conteste, l'un des meilleurs artistes en son genre.

A la nouvelle de sa mort, Clara, sa veuve, qui chantait à l'Eldorado, s'est immédiatement rendue à Paris.

MM. les directeurs de l'Eldorado ont mis la main sur un excellent baryton, M. Ducos, un garçon qui chante avec infiniment de goût les chansons de Pierre Dupont, de Darcier, et ils ne savent nullement en tirer profit. C'est triste à dire.

Gustave Chaillier, qui est encore pour quelques jours à Marseille, vient de créer dans cette ville, avec un éminent succès, une chanson-proverbe, intitulée : *Il est bien des bêtes à l'ombre*... quand le soleil est couché, naturellement.

M. Chaillier fera sa rentrée à Paris avant la fin du mois.

Notre pauvre Renard continue à décliner.

Il est maintenant en représentation à la *Gaité*, petit café-concert, situé sur le boulevard Rochechouard.

Triste ! Triste !

Jules Léter, que les habitués du Casino considéraient comme ayant « dévié son billard », est depuis une quinzaine de jours à l'Alcazar, en compagnie de Marguerite Baudin et de Mlle Vignau.

Vous voulez savoir s'il reviendra bientôt parmi nous ?

Oui, au printemps, avec les hirondelles.

Cette année, le carnaval n'aura que la longueur de... quelques soupers.

Mardi gras est dans un mois, le 9 février.

Aussi, comme l'a dit Béranger, en pareille occasion :

On crie à la ville, à la cour :
Ah ! qu'il est court ! ah ! qu'il est court !

Des veuves, des filles, des femmes,
Tu dois craindre les épigrammes ;
Carnaval dont chacun pâtit,
Dis nous qui l'a fait si petit.
Carnaval, ah ! comment nos belles
T'accueilleront-elles ?

On crie à la ville, à la cour :
Ah ! qu'il est court ! ah ! qu'il est court !

La jeunesse n'en paye pas moins son tribut annuel au plaisir de la danse, et les bals de nuit de l'Alcazar sont déjà aussi brillants et aussi animés qu'aux plus belles nuits de la mi-carême.
Célestin GAUTHIER.



Parmi les organes réellement démocratiques qui se sont fondés à Paris ces jours-ci, il faut citer au premier rang la *Presse libre*, qui fait quotidiennement un véritable tour de force en donnant pour 10 centimes un grand journal remarquablement rédigé et — surtout — parfaitement administré.

Cette feuille annonce que les *Révolutions de la parole*, œuvre nouvelle de M. D. Bancel, ancien représentant du peuple en 48, vont être mises en vente à la librairie Degoriae-Cadot dans quelques jours.

Nous découpons dans les *Tablettes de Paris*, qui succèdent, comme on sait, au *Pavé*, supprimé par autorité de justice, la réflexion suivante :

Hier, 8 janvier, jour néfaste pour les petites bourses.

A cette occasion, un poète inconnu a envoyé à son propriétaire ces deux vers, assez riches de rime et d'idée pour solder une quittance de loyer :

« La trop grande cherté de vos locaux motive,
« Mon très-prochain départ pour la locomotive. »

LES CHEVEUX DE LA VIERGE. — On montrait, dans l'ancienne abbaye de Saint-Denis, un cheveu de la Vierge qui était d'une finesse extrême. Le moine qui était chargé de cette exhibition le tenait délicatement entre les doigts. Un jour, un visiteur approcha pour mieux contempler cette auguste relique ; il eut beau s'écarter les yeux, il ne put parvenir à voir quoi que ce soit entre les doigts du moine. Il fit part à ce dernier de son observation. « Vous ne voyez rien, dit le religieux, ça ne m'étonne pas : il y a quarante ans que je montre le cheveu, et je ne l'ai jamais vu. »

(*Rationaliste.*)

Le dernier numéro du *Gaulois*, journal littéraire et illustré s'imprimant à Bordeaux contient à sa première page un dessin dont l'allusion politique est on ne peut plus évidente.

Savez-vous comment l'auteur esquive la difficulté ?

Ecoutez son explication :

— Notre dessin était de dessiner un plat d'épinards, parbleu !

— C'est une allusion.

— A quoi ?

— Le fait est que...

— Vous voyez bien !

— Au renvoi de M. Pinard.
— Permettez...
— Ce dessin ne peut paraître.
— Pourtant...
— L'allusion est visible.
— Mais...
— Pourquoi ces mots : *de l'intérieur*.
— Il est évident que votre intention était d'écrire : *ministère de l'intérieur*.
— Dame...
— Pardon, mais si je vous donnais une raison...
— Il n'y en a pas.
— Si je vous disais, par exemple, que ces mots : *de l'intérieur*...
— Eh bien, après ?
— ... Ont été mis pour indiquer au lecteur que le plat sort de l'intérieur de la maison.
— Comment, ce serait là votre intention ?
— Parbleu !
— Alors, c'est différent.

FOURNI.

PETIT VEUILLLOT

Il est encore de beaux jours pour la France !

Car désormais...

Alfred d'Aunay, pour ménager à ses lecteurs de la *Chronique illustrée* quelques heures de vraie gaité, a ouvert ses colonnes aux piens élocubra lions de M. Edouard Drummont, ex-duc d'Aléria, ex-Marsilly, ex-collaborateur de Marchal de Bussy et du comte de Stamirowski, l'élève de prédilection de mon bon ami Louis Veuillot.

La coterie catholique du noble faubourg est dans l'extase ; le vaillant athlète a du premier coup surpassé son illustre maître. Vous allez en juger.

Pendant que d'Aunay remplit ses chroniques de son esprit acéré et railleur, que Veuillot est à l'affût de toutes les nouveautés, et que Dangin cherche à équilibrer les frais et les recettes d'une conférence à Notre-Dame, voilà le chevalier des saints qui, le revolver en main, se jette dans la mêlée et crie de toute la force de ses poumons :

« Les anges, ravis dans la prière, qui joignent les mains sur la façade merveilleuse... »

« L'immense ARMÉE des chrétiens n'a pas besoin de venir là (à Notre-Dame où parlote le fameux père Hyacinthe), et la vieille bonne femme, entrée par hasard dans le temple qui dit les prières de la messe au moment où le prédicateur parle de l'*Affaire Clémenceau*, — trop rocoo ! je préfère encore Bauer et ses sermons sur l'amour ! — ne comprend pas grand'chose à cette magnifique éloquence ! »

Aie ! monsieur le docteur, laissez-nous croire au moins que le père Hyacinthe serait bien heureux de convertir quelques familles de ces « canailles » d'ouvriers. Et vraiment ceux-ci peuvent bien payer dix francs l'honneur de recueillir « la semence de la parole divine. »

Mais rendons la parole à notre *confrère blasonné* : « Elle, — la vieille femme, — n'en a pas besoin pour croire, et elle entrera sans doute au Paradis avant bien des beaux esprits, car elle a compris la parole du Christ : *Beati pauperes spiritu*. »

Brave femme ! la foi du charbonnier te sauvera ! Fouchtra ! tu dois d'instinct aimer les gros sous !

« La libre pensée n'est représentée que par de ho mmes qui ne sont ni des hommes libres, ni des penseurs, — en fait de femmes que par des demoiselles qui sont restées sous une table dans un bal de nuit... »

Ainsi Mme Clémence Royer, que je croyais avoir le droit de respecter... Ah ! c'est un peu dur de jugement, ei j'en appelle à l'opinion publique !

Ainsi, c'est entendu, Büchner, Ranc, Tridon, Royanetz, de Ponnat ne sont ni libres, ni penseurs.

Le défaut de cautionnement m'interdit toute discussion de la première proposition ; quant à la seconde !... Est-ce bien à M. Drummont qu'il faut s'en rapporter ?

Bornons-là nos citations, tout le reste est à l'avenant. Le libre et spirituel catholique se paie la satisfaction d'applaudir le père Hyacinthe ; c'est son droit. Pour nous, nous nous refusions, même devant les bûchers et les tenailles de l'inquisition, à crier : bravo ! Aux Pères fouetteurs de Bordeaux, à l'inventeur des dragonnades, ou même au bien aimé roi Louis XV. Tout ce monde du Moyen-Age qui agonise depuis cent ans dans la boue et le sang n'est pour nous qu'un objet de haine et de mépris. A d'autres le soin de chanter ses louanges.

Au surplus, la « foi ardente » du duc d'Aléria ne l'empêche nullement d'emboucher son chalumeau léger pour nous parler d'une certaine demoiselle, Amanda, qui fait, paraît-il, les délices des grenadiers et des turcos de l'Ecole militaire. Bienheureuse jeune fille !

M. le duc d'Aléria a oublié de nous dire si Mlle Amanda, après avoir chanté la *Femme à barbe*, passe au tribunal de la pénitence.

Un petit Communiqué, monsieur le duc !

JEAN TRIQUART.

FEU ROULANT

On songe à prendre à Lyon un arrêté contre les vélocipédistes, que le *Salut public* appelle brillamment des *Centaurès à roulettes*. — A quoi bon, dès lors, prendre des mesures contre eux puisqu'ils sont *sans torts* !

On va prendre également des mesures tendant à abolir les agences de *poules*, — qui sont devenues, comme on sait, trop nombreuses.

A dieu la poule aux *jeux d'or* !

On annonce la vente des écuries de l'ex-reine d'Espagne : — 368 voitures et 400 mules (on oublie, sans doute, dans ce compte, l'*émule* de son mari, on sait de qui je veux parler...)

Les annonces du *Salut public*, journal des hautes sphères (1 mètre 60 centimètres de circonférence), continuent d'obtenir un légitime succès. — Depuis son *ex-chef d'institution*, qui a fait le tour de la presse, nous avons eu le jeune homme *sérieux* de 28 ans, — et celui qui, à la recherche d'une place, offre des *références distinguées*... Je ne parle pas du — *Pour supprimer les queues* — nouvelle invention, d'un goût douteux. —

Ah ! que le *Salut public* est heureux d'avoir sa quatrième page !

Et le Progrès?...

Le chant national des *Pompiers de Nanterre* vient d'être interdit par le maire d'un chef-lieu voisin, dans les — ou plutôt dans le café-chantant qui ressort de son administration. Ce n'est pas la première fois, du reste, que les *Pompiers de Nanterre* ont à souffrir des rigueurs administratives.

Vous plaignez les auteurs?... Moi pas... Je dis que c'est bien fait !

Pourquoi écrivent-ils de ces choses-là !

CHICOT.

ESPRIT DES BÊTES

Le nombre des loups hurlants augmente tous les jours à Lyon : je connais certain *chap-eron rouge* qui commence à être sérieusement effrayé.

* *

Je me rappelle encore ce bon M. M..., notre professeur au lycée, qui nous disait souvent : *Mes enfants vous êtes des ânon*s.

* *

Je ne m'étonne plus de l'énorme quantité de cafards qui pullulent maintenant chez nous ; depuis que l'on m'a dit que les *fours* attirent les *cafards*.

* *

Tous les soirs, à un de nos cafés-concerts, un *peu bête* se pâme d'aise aux exercices de M. *Fourtet* et de sa famille (un petit garçon et deux chiens !)

LONGVILLE.

L'un des gérants : SALIÈRES.

Lyon impr. BRUNELLÈRE et ROUGIER Grande-rue 28